



Charmes

Valéry

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre 1

PAUL VALÉRY de l'Académie Française

CHARMES nouvelle édition revue

PARIS Librairie Gallimard ÉDITIONS DE LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE 3, rue de Grenelle (VI^{me})

Il a été tiré de la présente édition six mille deux cent quatre
vingt quatorze exemplaires savoir:

soixante quatorze exemplaires sur Roma Tiziano, dont vingt
quatre exemplaires hors commerce numérotés de HC. 1 à HC. 24,
et cinquante exemplaires numérotés de I à L.

deux cent vingt exemplaires sur vélin pur fil du Marais, dont
vingt exemplaires hors commerce numérotés de HC. 25 à HC. 44
et deux cents exemplaires numérotés de LI à CCL.

et six mille exemplaires sur vélin, numérotés de 1 à 6.000.

Exemplaire numéro

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation ré-
servés pour tous les pays y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1926.

AUORE

A Paul Poujaud

La confusion morose Qui me servait de sommeil, Se dissipe
dès la rose Apparence du soleil. Dans mon âme je m'avance, Tout
ailé de confiance: C'est la première oraison! A peine sorti des
sables, Je fais des pas admirables Dans les pas de ma raison.

Salut! encore endormies A vos sourires jumeaux, Similitudes
amies Qui brillez parmi les mots! Au vacarme des abeilles Je vous
aurai par corbeilles, Et sur l'échelon tremblant De mon échelle
dorée Ma prudence évaporée Déjà pose son pied blanc.

Quelle aurore sur ces croupes Qui commencent de frémir!
Déjà s'étirent par groupes Telles qui semblaient dormir: L'une
brille, l'autre bâille; Et sur un peigne d'écaille, Égarant ses vagues
doigts, Du songe encore prochaine, La paresseuse l'enchaîne Aux
prémisses de sa voix.

Quoi! c'est vous, mal déridées! Que faites-vous, cette nuit, Maî-
tresses de l'âme, Idées, Courtisanes par ennui? --Toujours sages,
disent-elles, Nos présences immortelles Jamais n'ont trahi ton
toit! Nous étions non éloignées, Mais secrètes araignées Dans les
ténèbres de toi!

Ne seras-tu pas de joie Ivre! à voir de l'ombre issus Cent mille
soleils de soie Sur tes énigmes tissus? Regarde ce que nous fîmes:
Nous avons sur tes abîmes Tendu nos fils primitifs, Et pris la na-
ture nue Dans une trame ténue De tremblants préparatifs...

Leur toile spirituelle, Je la brise, et vais cherchant Dans ma fo-
rêt sensuelle Les oracles de mon chant. Être!... Universelle
oreille! Toute l'âme s'appareille A l'extrême du désir... Elle
s'écoute qui tremble Et parfois ma lèvre semble Son frémissé-
ment saisir.

Voici mes vignes ombreuses. Les berceaux de mes hasards!
Les images sont nombreuses A l'égal de mes regards... Toute
feuille me présente Une source complaisante Où je bois ce frêle
bruit... Tout m'est pulpe, tout amande, Tout calice me demande
Que j'attende pour son fruit.

Je ne crains pas les épines! L'éveil est bon, même dur! Ces
idéales rapines Ne veulent pas qu'on soit sûr: Il n'est pour ravir
un monde De blessure si profonde Qui ne soit au ravisseur Une
féconde blessure, Et son propre sang l'assure D'être le vrai
possesseur.

J'approche la transparence De l'invisible bassin Où nage mon
Espérance Que l'eau porte par le sein. Son col coupe le temps
vague Et soulève cette vague Que fait un col sans pareil... Elle
sent sous l'onde unie La profondeur infinie, Et frémit depuis
l'orteil.

AU PLATANE

A André Fontainas

Tu penches, grand Platane, et te proposes nu, Blanc comme
un jeune Scythe, Mais ta candeur est prise, et ton pied retenu Par
la force du site.

Ombre retentissante en qui le même azur Qui t'emporte,
s'apaise, La noire mère astreint ce pied natal et pur A qui la fange
pèse.

De ton front voyageur les vents ne veulent pas; La terre tendre
et sombre, O Platane, jamais ne laissera d'un pas S'émerveiller
ton ombre!

Ce front n'aura d'accès qu'aux degrés lumineux Où la sève
l'exalte; Tu peux grandir, candeur, mais non rompre les nœuds
De l'éternelle halte!

Pressens autour de toi d'autres vivants liés Par l'hydre vénérable;
Tes pareils sont nombreux, des pins aux peupliers, De
l'yeuse à l'érable,

Qui, par les morts saisis, les pieds échevelés Dans la confuse
cendre, Sentent les fuir les fleurs, et leurs spermes ailés Le cours
léger descendre.

Le tremble pur, le charme, et ce hêtre formé De quatre jeunes
femmes, Ne cessent point de battre un ciel toujours fermé, Vêtus
en vain de rames.

Ils vivent séparés, ils pleurent confondus Dans une seule absence,
Et leurs membres d'argent sont vainement fendus A leur douce naissance.

Quand l'âme lentement qu'ils expirent le soir Vers l'Aphrodite
monte, La vierge doit dans l'ombre, en silence, s'asseoir, Toute
chaude de honte.

Elle se sent surprendre, et pâle, appartenir A ce tendre présage
Qu'une présente chair tourne vers l'avenir Par un jeune visage...

Mais toi, de bras plus purs que les bras animaux, Toi qui dans
l'or les plonges, Toi qui formes au jour le fantôme des maux Que
le sommeil fait songes,

Haute profusion de feuilles, trouble fier Quand l'âpre tramon-
tane Sonne, au comble de l'or, l'azur du jeune hiver Sur tes

harpes, Platane,

Ose gémir!... Il faut, ô souple chair du bois, Te tordre, te détordre, Te plaindre sans te rompre, et rendre aux vents la voix
Qu'ils cherchent en désordre!

Flagelle-toi!... Parais l'impatient martyr Qui soi-même s'écorche, Et dispute à la flamme impuissante à partir Ses retours
vers la torche!

Afin que l'hymne monte aux oiseaux qui naîtront, Et que le pur de l'âme Fasse frémir d'espoir les feuillages d'un tronc Qui rêve de la flamme,

Je t'ai choisi, puissant personnage d'un parc, Ivre de ton tannage, Puisque le ciel t'exerce, et te presse, ô grand arc, De lui rendre un langage!

O qu'amoureusement des Dryades rival, Le seul poète puisse Flatter ton corps poli comme il fait du Cheval L'ambitieuse cuisse!...

--Non, dit l'Arbre. Il dit: Non! par l'étincellement De sa tête superbe, Que la tempête traite universellement Comme elle fait une herbe!

AIR DE SÉMIRAMIS

(fragment d'un ancien poème)

A Camille Mauclair

Dès l'aube, chers rayons, mon front songe à vous ceindre! A peine il se redresse, il voit d'un œil qui dort Sur le marbre absolu,

le temps pâle se peindre L'heure sur moi descendre et croître jusqu'à l'or...

* * * * *

... «Existe!... Sois enfin toi-même! dit l'Aurore, O grande âme, il est temps que tu formes un corps! Hâte-toi de choisir un jour digne d'éclorre, Parmi tant d'autres feux, tes immortels trésors!

Déjà, contre la nuit, lutte l'âpre trompette! Une lèvre vivante attaque l'air glacé; L'or pur, de tour en tour, éclate et se répète, Rappelant tout l'espace aux splendeurs du passé!

Remonte aux vrais regards! Tire-toi de tes ombres, Et comme du nageur, dans le plein de la mer, Le talon tout-puissant l'expulse des eaux sombres, Toi, frappe au fond de l'être! Interpelle ta chair,

Traverse sans retard ses invincibles trames, Épuise l'infini de l'effort impuissant, Et débarrasse-toi d'un désordre de drames Qu'engendrent sur ton lit les monstres de ton sang!

J'accours de l'Orient suffire à ton caprice! Et je te viens offrir mes plus purs aliments; Que d'espace et de vent ta flamme se nourrisse! Viens te joindre à l'éclat de mes pressentiments!»

--Je réponds!... Je surgis de ma profonde absence! Mon cœur m'arrache aux morts que frôlait mon sommeil, Et vers mon but, grand aigle éclatant de puissance, Il m'emporte!... Je vole au-devant du soleil!

Je ne prends qu'une rose et fuis... La belle flèche Au flanc!... Ma tête enfante une foule de pas... Ils courent vers ma tour favorite, où la fraîche Altitude m'appelle, et je lui tends les bras!

Monte, ô Sémiramis, maîtresse d'une spire Qui d'un cœur sans amour s'élance au seul honneur! Ton œil impérial a soif du grand empire A qui ton sceptre dur fait sentir le bonheur...

Ose l'abîme!... Passe un dernier pont de roses! Je t'approche, péril! Orgueil plus irrité! Ces fourmis sont à moi! Ces villes sont mes choses, Ces chemins sont les traits de mon autorité!

C'est une vaste peau fauve que mon royaume! J'ai tué le lion qui portait cette peau; Mais toujours le fumet du féroce fantôme Flotte chargé de mort, et garde mon troupeau!

Enfin, j'offre au soleil le secret de mes charmes! Jamais il n'a doré de seuil si gracieux! De ma fragilité je goûte les alarmes Entre le double appel de la terre et des cieux!

Repas de ma puissance, intelligible orgie, Quel parvis vaporeux de toits et de forêts Place au pied de la pure et divine vigie, Ce calme éloignement d'événements secrets!

L'âme enfin sur ce faite a trouvé ses demeures! O de quelle grandeur, elle tient sa grandeur Quand mon cœur soulevé d'ailes intérieures Ouvre au ciel en moi-même une autre profondeur!

Anxieuse d'azur, de gloire consumée, Poitrine, gouffre d'ombre aux narines de chair, Aspire cet encens d'âmes et de fumée Qui monte d'une ville analogue à la mer!

Soleil, soleil, regarde en toi rire mes ruches! L'intense et sans repos Babylone bruit, Toute rumeur de chars, clairs, chaînes de cruches Et plaintes de la pierre au mortel qui construit.

Qu'ils flattent mon désir de temples implacables, Les sons aigus de scie et les cris des ciseaux, Et ces gémissements de

marbres et de câbles Qui peuplent l'air vivant de structure et d'oiseaux!

Je vois mon temple neuf naître parmi les mondes, Et mon vœu prendre place au séjour des destins; Il semble de soi-même au ciel monter par ondes Sous le bouillonnement des actes indistincts.

Peuple stupide, à qui ma puissance m'enchaîne, Hélas! mon orgueil même a besoin de tes bras! Et que ferait mon cœur s'il n'aimait cette haine Dont l'innombrable tête est si douce à mes pas?

Plate, elle me murmure une musique telle Que le calme de l'onde en fait de sa fureur, Quand elle met sa force aux pieds d'une mortelle Mais qu'elle se réserve un retour de terreur.

En vain j'entends monter contre ma face auguste Ce murmure de crainte et de férocité: A l'image des dieux la grande âme est injuste Tant elle s'appareille à la nécessité!

Des douceurs de l'amour quoique parfois touchée, Pourtant nulle tendresse et nuls apaisements Ne me laissent captive et victime couchée Dans les puissants liens du sommeil des amants.

Baisers, baves d'amour, basses béatitudes! O mouvements marins des amants confondus, Mon cœur m'a conseillé de telles solitudes Et j'ai placé si haut mes jardins suspendus

Que mes suprêmes fleurs n'attendent que la foudre Et qu'en dépit des pleurs des mortels les plus beaux, A mes roses, la main qui touche tombe en poudre; Mes plus chers souvenirs bâtissent des tombeaux!

Qu'ils sont doux à mon cœur les temples qu'il enfante Quand
tiré lentement du songe de mes seins Je vois un monument de
masse triomphante Joindre dans mes regards l'ombre de mes
desseins!

Battez, cymbales d'or, mamelles cadencées, Et roses palpitant
sur ma pure paroi! Que je m'évanouisse en mes vastes pensées,
Sage Sémiramis, enchanteresse et roi.

CANTIQUE DES COLONNES

A Léon-Paul Fargue

Douces colonnes, aux Chapeaux garnis de jour, Ornés de vrais
oiseaux Qui marchent sur le tour,

Douces colonnes, ô L'orchestre de fuseaux! Chacun immole
son Silence à l'unisson.

--Que portez-vous si haut, Égales radieuses? --Au désir sans
défaut Nos grâces studieuses!

Nous chantons à la fois Que nous portons les cieux! O seule et
sage voix Qui chantes pour les yeux!

Vois quels hymnes candides! Quelle sonorité Nos éléments
limpides Tirent de la clarté!

Si froides et dorées Nous fûmes de nos lits Par le ciseau tirées,
Pour devenir ces lys!

De nos lits de cristal Nous fûmes éveillées, Des griffes de métal
Nous ont appareillées.

Pour affronter la lune, La lune et le soleil, On nous polit cha-
cune Comme ongle de l'orteil!

Servantes sans genoux, Sourires sans figures, La belle devant
nous Se sent les jambes pures,

Pieusement pareilles, Le nez sous le bandeau Et nos riches
oreilles Sourdes au blanc fardeau,

Un temple sur les yeux Noirs pour l'éternité, Nous allons sans
les dieux A la divinité!

Nos antiques jeunesses, Chair mate et belles ombres, Sont
fières des finesses Qui naissent par les nombres!

Filles des nombres d'or, Fortes des lois du ciel, Sur nous
tombe et s'endort Un Dieu couleur de miel.

Il dort content, le jour, Que chaque jour offrons Sur la table
d'amour Étale sur nos fronts.

Incorruptibles sœurs, Mi-brûlantes, mi-fraîches, Nous primes
pour danseurs Brises et feuilles sèches,

Et les siècles par dix, Et les peuples passés, C'est un profond
jadis, Jadis jamais assez!

Sous nos mêmes amours Plus lourdes que le monde Nous tra-
versons les jours Comme une pierre l'onde!

Nous marchons dans le temps Et nos corps éclatants Ont des
pas ineffables Qui marquent dans les fables...

FRAGMENTS DU NARCISSE

I

Cur aliquid vidi?

Que tu brilles enfin, terme pur de ma course!

Ce soir, comme d'un cerf, la fuite vers la source Ne cesse qu'il ne tombe au milieu des roseaux, Ma soif me vient abattre au bord même des eaux. Mais, pour désaltérer cette amour curieuse, Je ne troublerai pas l'onde mystérieuse: Nymphes! si vous m'aimez, il faut toujours dormir! La moindre âme dans l'air vous fait toutes frémir; Même, dans sa faiblesse, aux ombres échappée, Si la feuille éperdue effleure la napée, Elle suffit à rompre un univers dormant... Votre sommeil importe à mon enchantement, Il craint jusqu'au frisson d'une plume qui plonge! Gardez-moi longuement ce visage pour songe Qu'une absence divine est seule à concevoir! Sommeil des nymphes, ciel, ne cessez de me voir! Rêvez, rêvez de moi!... Sans vous, belles fontaines, Ma beauté, ma douleur, me seraient incertaines. Je chercherais en vain ce que j'ai de plus cher, Sa tendresse confuse étonnerait ma chair, Et mes tristes regards, ignorants de mes charmes, A d'autres que moi-même adresseraient leurs larmes...

Vous attendiez, peut-être, un visage sans pleurs, Vous calmes, vous toujours de feuilles et de fleurs, Et de l'incorruptible altitude hantées, O Nymphes!... Mais docile aux pentes enchantées Qui me firent vers vous d'invincibles chemins, Souffrez ce beau reflet des désordres humains! Heureux vos corps fondus, Eaux planes et profondes!

Je suis seul!... Si les Dieux, les échos et les ondes Et si tant de soupirs permettent qu'on le soit! Seul!... Mais encor celui qui

s'approche de soi Quand il s'approche aux bords que bénit ce feuillage... Des cimes, l'air déjà cesse le pur pillage; La voix des sources change, et me parle du soir; Un grand calme m'écoute, où j'écoute l'espoir. J'entends l'herbe des nuits croître dans l'ombre sainte, Et la lune perfide élève son miroir Jusque dans les secrets de la fontaine éteinte... Jusque dans les secrets que je crains de savoir, Jusque dans le repli de l'amour de soi-même, Rien ne peut échapper au silence du soir... La nuit vient sur ma chair lui souffler que je l'aime. Sa voix fraîche à mes vœux tremble de consentir; A peine, dans la brise, elle semble mentir, Tant le frémissement de son temple tacite Conspire au spacieux silence d'un tel site.

O douceur de survivre à la force du jour, Quand elle se retire, enfin rose d'amour, Encore un peu brûlante, et lasse, mais comblée, Et de tant de trésors tendrement accablée Par de tels souvenirs qu'ils empourprent sa mort, Et qu'ils la font heureuse agenouiller dans l'or, Puis s'étendre, se fondre, et perdre sa vengeance Et s'éteindre en un songe en qui le soir se change. Quelle perte en soi-même offre un si calme lieu! L'âme, jusqu'à périr, s'y penche pour un Dieu Qu'elle demande à l'onde, onde déserte, et digne Sur son lustre, du lisse effacement d'un cygne...

A cette onde jamais ne burent les troupeaux! D'autres, ici perdus, trouveraient le repos, Et dans la sombre terre, un clair tombeau qui s'ouvre... Mais ce n'est pas le calme, hélas! que j'y découvre! Quand l'opaque délice où dort cette clarté, Cède à mon corps l'horreur du feuillage écarté, Alors, vainqueur de l'ombre, ô mon corps tyrannique, Repoussant aux forêts leur épaisseur panique, Tu regrettes bientôt leur éternelle nuit! Pour l'inquiet Narcisse, il n'est ici qu'ennui! Tout m'appelle et m'enchaîne à la chair

lumineuse Que m'oppose des eaux la paix vertigineuse! Que je déplore ton éclat fatal et pur, Si mollement de moi, fontaine environnée, Où puisèrent mes yeux dans un mortel azur Les yeux mêmes et noirs de leur âme étonnée!

Profondeur, profondeur, songes qui me voyez, Comme ils veraient une autre vie, Dites, ne suis-je pas celui que vous croyez, Votre corps vous fait-il envie?

Cessez, sombres esprits, cet ouvrage anxieux Qui se fait dans l'âme qui veille; Ne cherchez pas en vous, n'allez surprendre aux cieux Le malheur d'être une merveille: Trouvez dans la fontaine un corps délicieux...

Prenant à vos regards cette parfaite proie, Du monstre de s'aimer faites-vous un captif; Dans les errants filets de vos longs cils de soie Son gracieux éclat vous retienne pensif. Mais ne vous flattez pas de le changer d'empire. Ce cristal est son vrai séjour; Les efforts mêmes de l'amour Ne le sauraient de l'onde extraire qu'il n'expire...

Pire. Pire?... Quelqu'un redit: _Pire..._ O moqueur! Écho lointaine est prompte à rendre son oracle! De son rire enchanté, le roc brise mon cœur, Et le silence, par miracle, Cesse!... parle, renaît, sur la face des eaux... Pire?... Pire destin!... Vous le dites, roseaux, Qui reprîtes des vents ma plainte vagabonde! Antres, qui me rendez mon âme plus profonde, Vous renflez de votre ombre une voix qui se meurt... Vous me le murmurez, ramures!... O rumeur Déchirante, et docile aux souffles sans figure, Votre or léger s'agite, et joue avec l'augure... Tout se mêle de moi, brutes divinités! Mes secrets dans les airs sonnent ébruités, Le roc rit; l'arbre pleure; et par sa voix charmante, Je ne puis jusqu'aux

cieux que je ne me lamente D'appartenir sans force à d'éternels
attraits! Hélas! entre les bras qui naissent des forêts, Une tendre
lueur d'heure ambiguë existe... Là, d'un reste du jour, se forme
un fiancé, Nu, sur la place pâle où m'attire l'eau triste, Délicieux
démon désirable et glacé!

Te voici, mon doux corps de lune et de rosée, O forme obéis-
sante à mes vœux opposée! Qu'ils sont beaux de mes bras les
dons vastes et vains! Mes lentes mains, dans l'or adorable se
lassent D'appeler ce captif que les feuilles enlacent; Mon cœur
jette aux échos l'éclat des noms divins!...

Mais que ta bouche est belle en ce muet blasphème! O sem-
blable!... Et pourtant, plus parfait que moi-même, Éphémère im-
mortel, si clair devant mes yeux, Pâles membres de perle, et ces
cheveux soyeux, Faut-il qu'à peine aimés, l'ombre les obscurcisse,
Et que la nuit déjà nous divise, ô Narcisse, Et glisse entre nous
deux le fer qui coupe un fruit! Qu'as-tu? Ma plainte même est fu-
neste?... Le bruit Du souffle que j'enseigne à tes lèvres, mon
double, Sur la limpide lame a fait courir un trouble!... Tu
trembles!... Mais ces mots que j'expire à genoux Ne sont pourtant
qu'une âme hésitante entre nous, Entre ce front si pur et ma
lourde mémoire... Je suis si près de toi que je pourrais te boire, O
visage!... Ma soif est un esclave nu... Jusqu'à ce temps charmant
je m'étais inconnu, Et je ne savais pas me chérir et me joindre!
Mais te voir, cher esclave, obéir à la moindre Des ombres dans
mon cœur se fuyant à regret, Voir sur mon front l'orage et les
feux d'un secret, Voir, ô merveille, voir! ma bouche nuancée Tra-
hir... peindre sur l'onde une fleur de pensée, Et quels événements
étinceler dans l'œil! J'y trouve un tel trésor d'impuissance et d'or-
gueil, Que nulle vierge enfant échappée au satyre, Nulle! aux

fuites habile, aux chutes sans émoi, Nulle des nymphes, nulle amie, ne m'attire Comme tu fais sur l'onde, inépuisable Moi!...

II

Fontaine, ma fontaine, eau froidement présente, Douce aux purs animaux, aux humains complaisante Qui d'eux-mêmes tentés, suivent au fond la mort, Tout est songes pour toi, sœur tranquille du sort! A peine en souvenir change-t-il un présage, Que pareille sans cesse à son fuyant visage, Sitôt de ton sommeil les cieux te sont ravis. Mais si pure tu sois des êtres que tu vis, Onde sur qui les ans passent comme les nues, Que de choses pourtant doivent t'être connues, Astres, roses, saisons, les corps et leurs amours! Claire, mais si profonde, une nymphe toujours Effleurée, et vivant de tout ce qui l'approche, Nourrit quelque sagesse à l'abri de sa roche, A l'ombre de ce jour qu'elle peint sous les bois. Elle sait à jamais les choses d'une fois... O présence pensive, eau calme qui recueilles Tout un sombre trésor de fables et de feuilles, L'oiseau mort, le fruit mûr, lentement descendus, Et les rares lueurs des clairs anneaux perdus, Tu consommes en toi leur perte solennelle; Mais, sur la pureté de ta face éternelle, L'amour passe et périt...

Quand le feuillage épars Tremble, commence à fuir, pleure de toutes parts, Tu vois du sombre amour s'y mêler la tourmente, L'amant brûlant et dur ceindre la blanche amante, Vaincre l'âme... Et tu sais selon quelle douceur Sa main puissante passe à travers l'épaisseur Des tresses que répand la nuque précieuse, S'y repose, et se sent forte et mystérieuse; Elle parle à l'épaule et

règne sur la chair. Alors les yeux fermés à l'éternel éther Ne voient plus que le sang qui dore leurs paupières; Sa pourpre redoutable obscurcit les lumières D'un couple aux pieds confus qui se mêle, et se ment. Ils gémissent... La Terre appelle doucement Ces grands corps chancelants qui luttent bouche à bouche, Et qui, du vierge sable osant battre la couche, Composeront d'amour un monstre qui se meurt... Leurs souffles ne font plus qu'une heureuse rumeur, L'âme croit respirer l'âme toute prochaine, Mais tu sais mieux que moi, vénérable fontaine, Quels fruits forment toujours ces moments enchantés! Car, à peine les cœurs calmes et contentés D'une ardente alliance expirée en délices, Des amants détachés tu mires les malices, Tu vois poindre des jours de mensonges tissus, Et naître mille maux trop tendrement conçus! Bientôt, mon onde sage, infidèle et la même, Le Temps mène ces fous qui crurent que l'on aime Redire à tes roseaux de plus profonds soupirs! Vers toi, leurs tristes pas suivent leurs souvenirs... Sur tes bords, accablés d'ombres et de faiblesse, Tout éblouis d'un ciel dont la beauté les blesse Tant il garde l'éclat de leurs jours les plus beaux, Ils vont des biens perdus trouver tous les tombeaux... «Cette place dans l'ombre était tranquille et nôtre!» «L'autre aimait ce cyprès, se dit le cœur de l'autre, «Et d'ici, nous goûtions le souffle de la mer!» Hélas! la rose même est amère dans l'air... Moins amers les parfums des suprêmes fumées Qu'abandonnent au vent les feuilles consumées!... Ils respirent ce vent, marchent sans le savoir, Foulent aux pieds le temps d'un jour de désespoir... O marche lente, prompte, et pareille aux pensées Qui parlent tour à tour aux têtes insensées! La caresse et le meurtre hésitent dans leurs mains, Leur cœur, qui croit se rompre au détour des chemins, Lutte, et retient à soi son espérance étreinte. Mais leurs esprits perdus courent ce laby-

rinthe Où s'égare celui qui maudit le soleil! Leur folle solitude, à l'égal du sommeil, Peuple et trompe l'absence; et leur secrète oreille Partout place une voix qui n'a point de pareille. Rien ne peut dissiper leurs songes absolus; Le soleil ne peut rien contre ce qui n'est plus! Mais s'ils traînent dans l'or leurs yeux secs et funèbres, Ils se sentent des pleurs défendre leurs ténèbres Plus chères à jamais que tous les feux du jour! Et dans ce corps caché tout marqué de l'amour, Que porte amèrement l'âme qui fut heureuse Brûle un secret baiser qui la rend furieuse... Mais moi, Narcisse aimé, je ne suis curieux Que de ma seule essence; Tout autre n'a pour moi qu'un cœur mystérieux, Tout autre n'est qu'absence. O mon bien souverain, cher corps, je n'ai que toi! Le plus beau des mortels ne peut chérir que soi...

Douce et dorée, est-il une idole plus sainte, De toute une forêt qui se consume, ceinte, Et sise dans l'azur vivant par tant d'oiseaux? Est-il don plus divin de la faveur des eaux, Et d'un jour qui se meurt plus adorable usage Que de rendre à mes yeux l'honneur de mon visage? Naisse donc entre nous que la lumière unit De grâce et de silence un échange infini! Je vous salue, enfant de mon âme et de l'onde, Cher trésor d'un miroir qui partage le monde! Ma tendresse y vient boire, et s'enivre de voir Un désir sur soi-même essayer son pouvoir! O qu'à tous mes souhaits, que vous êtes semblable! Mais la fragilité vous fait inviolable, Vous n'êtes que lumière, adorable moitié D'une amour trop pareille à la faible amitié! Hélas! la nymphe même a séparé nos charmes! Puis-je espérer de toi que de vaines alarmes? Se surprendre soi-même et soi-même saisir, Nos mains s'entremêler, nos maux s'entre-détruire, Nos silences longtemps de leurs songes s'instruire, La même nuit en pleurs confondre nos yeux clos, Et nos bras refermés sur les mêmes sanglots Étreindre un même cœur,

d'amour prêt à se fondre... Quitte enfin le silence, ose enfin me répondre, Bel et cruel Narcisse, inaccessible enfant, Tout orné de mes biens que la nymphe défend...

III

... Ce corps si pur, sait-il qu'il me puisse séduire? De quelle profondeur songes-tu de m'instruire, Habitant de l'abîme, hôte si spécieux D'un ciel sombre ici-bas précipité des cieux?... O le frais ornement de ma triste tendance Qu'un sourire si proche, et plein de confiance, Et qui prête à ma lèvre une ombre de danger Jusqu'à me faire craindre un désir étranger! Quel souffle vient à l'onde offrir ta froide rose!... _J'aime... J'aime!..._ Et qui donc peut aimer autre chose Que soi-même?... Toi seul, ô mon corps, mon cher corps, Je t'aime, unique objet qui me défends des morts! Formons, toi sur ma lèvre, et moi, dans mon silence, Une prière aux dieux qu'émus de tant d'amour, Sur sa pente de pourpre ils arrêtent le jour!... Faites, Maîtres heureux, Pères des justes fraudes, Dites qu'une lueur de rose ou d'émeraudes Que des songes du soir, votre sceptre reprit, Pure, et toute pareille au plus pur de l'esprit, Attende, au sein des cieux, que tu vives et veuilles, Près de moi, mon amour, choisir un lit de feuilles, Sortir tremblant du flanc de la nymphe au cœur froid. Et sans quitter mes yeux, sans cesser d'être moi, Tendre ta forme fraîche, et cette claire écorce... Oh! te saisir, enfin!... Prendre ce calme torse Plus pur que d'une femme, et non formé de fruits... Mais, d'une pierre simple est le temple où je suis, Où je vis... Car je vis sur tes lèvres avarès!... O mon corps, mon cher corps, temple qui me sépare De ma divinité, je voudrais apaiser

Votre bouche... Et bientôt, je briserais, baiser, Ce peu qui nous défend de l'extrême existence, Cette tremblante, frêle, et pieuse distance Entre moi-même et l'onde, et mon âme, et les dieux!... Adieu... Sens-tu frémir mille flottants adieux? Bientôt va frissonner le désordre des ombres! L'arbre aveugle vers l'arbre étend ses membres sombres, Et cherche affreusement l'arbre qui disparaît... Mon âme ainsi se perd dans sa propre forêt, Où la puissance échappe à ses formes suprêmes... L'âme, l'âme aux yeux noirs, touche aux ténèbres mêmes, Elle se fait immense et ne rencontre rien... Entre la mort et soi, quel regard est le sien! Dieux! de l'auguste jour, le pâle et tendre reste Va des jours consumés joindre le sort funeste; Il s'abîme aux enfers du profond souvenir! Hélas! corps misérable, il est temps de s'unir... Penche-toi... Baise-toi. Tremble de tout ton être! L'insaisissable amour que tu me vins promettre Passe, et dans un frisson, brise Narcisse, et fuit...

L'ABEILLE

A Francis de Miomandre

Quelle, et si fine, et si mortelle, Que soit ta pointe, blonde abeille, Je n'ai, sur ma tendre corbeille, Jeté qu'un songe de dentelle.

Pique du sein la gourde belle, Sur qui l'Amour meurt ou sommeille, Qu'un peu de moi-même vermeille Vienne à la chair ronde et rebelle!

J'ai grand besoin d'un prompt tourment: Un mal vif et bien
terminé Vaut mieux qu'un supplice dormant!

Soit donc mon sens illuminé Par cette infime alerte d'or Sans
qui l'Amour meurt et s'endort!

POÉSIE

Par la surprise saisie, Une bouche qui buvait Au sein de la
Poésie En sépare son duvet:

--O ma mère Intelligence, De qui la douceur coulait, Quelle est
cette négligence Qui laisse tarir son lait!

A peine, sur ta poitrine, Accablé de blancs liens, Me berçait
l'onde marine De ton cœur chargé de biens;

A peine, dans ton ciel sombre, Abattu sur ta beauté, Je sentais,
à boire l'ombre, M'envahir une clarté,

Dieu perdu dans ton essence, Et délicieusement Docile à la
connaissance Du suprême apaisement,

Je touchais à la nuit pure, Je ne savais plus mourir, Car un
fleuve sans coupure Me semblait me parcourir...

Dis, par quelle crainte vaine, Par quelle ombre de dépit, Cette
merveilleuse veine A mes lèvres se rompit?

O rigueur, tu m'es un signe Qu'à mon âme je déplus! Le si-
lence au vol de cygne Entre nous ne règne plus!

Immortelle, ta paupière Me refuse mes trésors, Et la chair
s'est faite pierre Qui fut tendre sous mon corps!

Des cieux même tu me sèvres, Par quel injuste retour? Que seras-tu sans mes lèvres? Que serai-je sans amour?

Mais la Source suspendue Lui répond sans dureté: --Si fort vous m'avez mordue Que mon cœur s'est arrêté!

LES PAS

Tes pas, enfants de mon silence, Saintement, lentement placés, Vers le lit de ma vigilance Procèdent muets et glacés.

Personne pure, ombre divine, Qu'ils sont doux, tes pas retenus! Dieux!... tous les dons que je devine Viennent à moi sur ces pieds nus!

Si, de tes lèvres avancées, Tu prépares pour l'apaiser, A l'habitant de mes pensées La nourriture d'un baiser,

Ne hâte pas cet acte tendre, Douceur d'être et de n'être pas, Car j'ai vécu de vous attendre, Et mon cœur n'était que vos pas.

LA CEINTURE

Quand le ciel couleur d'une joue Laisse enfin les yeux le chérir, Et qu'au point doré de périr Dans les roses le temps se joue,

Devant le muet de plaisir Qu'enchaîne une telle peinture, Danse une Ombre à libre ceinture Que le soir est près de saisir.

Cette ceinture vagabonde Fait dans le souffle aérien Frémir le suprême lien De mon silence avec ce monde...

Absent, présent... Je suis bien seul, Et sombre, ô suave linceul!

LA DORMEUSE

A Lucien Fabre

Quels secrets dans son cœur brûle ma jeune amie, Ame par le
doux masque aspirant une fleur? De quels vains aliments sa
naïve chaleur Fait ce rayonnement d'une femme endormie?

Souffle, songes, silence, invincible accalmie, Tu triomphes, ô
paix plus puissante qu'un pleur, Quand de ce plein sommeil
l'onde grave et l'ampleur Conspirent sur le sein d'une telle
ennemie.

Dormeuse, amas doré d'ombres et d'abandons, Ton repos re-
doutable est chargé de tels dons, O biche avec langueur longue
auprès d'une grappe,

Que malgré l'âme absente, occupée aux enfers, Ta forme au
ventre pur qu'un bras fluide drape, Veille; ta forme veille, et mes
yeux sont ouverts.

LA PYTHIE

A Pierre Louÿs

La Pythie exhalant la flamme De naseaux durcis par l'encens,
Haletante, ivre, hurle!... l'âme Affreuse, et les flancs mugissants!
Pâle, profondément mordue, Et la prunelle suspendue Au point
le plus haut de l'horreur, Le regard qui manque à son masque
S'arrache vivant à la vasque A la fumée, à la fureur!

Sur le mur, son ombre démente Où domine un démon majeur,
Parmi l'odorante tourmente Prodigue un fantôme nageur, De qui
la transe colossale, Rompant les aplombs de la salle, Si la folle
tarde à hennir, Mime de noirs enthousiasmes, Hâte les dieux,
presse les spasmes De s'achever dans l'avenir!

Cette martyre en sueurs froides, Ses doigts sur ses doigts se crispant, Vocifère entre les ruades D'un trépied qu'étrangle un serpent: --Ah! maudite!... Quels maux je souffre Toute ma nature est un gouffre! Hélas! Entr'ouverte aux esprits, J'ai perdu mon propre mystère!... Une Intelligence adultère Exerce un corps qu'elle a compris!

Don cruel!... Maître immonde, cesse Vite, vite, ô divin ferment, De feindre une vaine grossesse Dans ce pur ventre sans amant! Fais finir cette horrible scène! Vois de tout mon corps l'arc obscène Tendre à se rompre pour darder Comme son trait le plus infâme, Implacablement au ciel l'âme Que mon sein ne peut plus garder!

Qui me parle, à ma place même? Quel écho me répond: Tu mens! Qui m'illumine?... Qui blasphème? Et qui, de ces mots écumants, Dont les éclats hachent ma langue, La fait brandir une harangue Brisant la bave et les cheveux Que mâche et trame le désordre D'une bouche qui veut se mordre Et se reprendre ses aveux?

Dieu! Je ne me connais de crime Que d'avoir à peine vécu!... Mais si tu me prends pour victime Et sur l'autel d'un corps vaincu Si tu courbes un monstre, tue Ce monstre, et la bête abattue, Le col tranché, le chef produit Par les crins qui tirent les tempes, Que cette plus pâle des lampes Saisisse de marbre la nuit!

Alors, par cette vagabonde Morte, errante, et lune à jamais, Soit l'eau des mers surprise, et l'onde Astreinte à d'éternels sommets! Que soient les humains faits statues, Les cœurs figés, les âmes tues, Et par les glaces de mon œil, Puisse un peuple de leurs paroles Durcir en un peuple d'idoles Muet de sottise et d'orgueil!

Eh! Quoi!... Devenir la vipère Dont tout le ressort de frissons
Surprend la chair que désespère Sa multitude de tronçons!... Re-
prendre une lutte insensée!... Tourne donc plutôt ta pensée Vers
la joie enfuie, et reviens, O mémoire, à cette magie Qui ne tirait
son énergie D'autres arcanes que des tiens!

Mon cher corps!... Forme préférée, Fraîcheur par qui ne fut ja-
mais Aphrodite désaltérée, Intacte nuit, tendres sommets, Et vos
partages indicibles D'une argile en îles sensibles, Douce matière
de mon sort, Quelle alliance nous vécûmes, Avant que le don des
écumes Ait fait de toi ce corps de mort!

Toi, mon épaule, où l'or se joue D'une fontaine de noirceur,
J'aimais de te joindre ma joue Fondue à sa même douceur!... Ou,
soulevée à mes narines. Ouverte aux distances marines, Les
mains pleines de seins vivants, Entre mes bras aux belles anses
Mon abîme a bu les immenses Profondeurs qu'apportent les
vents!

Hélas! ô roses, toute lyre Contient la modulation! Un soir, de
mon triste délire Parut la constellation! Le temple se change dans
l'ancre, Et l'ouragan des songes entre Au même ciel qui fut si
beau! Il faut gémir, il faut atteindre Je ne sais quelle extase, et
ceindre Ma chevelure d'un lambeau!

Ils m'ont connue aux bleus stigmates Apparus sur ma pauvre
peau; Ils m'assoupirent d'aromates Laineux et doux comme un
troupeau; Ils ont, pour vivant amulette, Touché ma gorge qui ha-
lète Sous les ornements vipérins; Étourdie, ivre d'empyreumes,
Ils m'ont au murmure des neumes, Rendu des honneurs
souterrains.

Qu'ai-je donc fait qui me condamne Pure, à ces rites odieux?
Une sombre carcasse d'âne Eût bien servi de ruche aux dieux!
Mais une vierge consacrée, Une conque neuve et nacrée Ne doit à
la divinité Que sacrifice et que silence, Et cette intime violence
Que se fait la virginité!

Pourquoi, Puissance Créatrice, Auteur du mystère animal,
Dans cette vierge pour matrice, Semer les merveilles du mal?
Sont-ce les dons que tu m'accordes? Crois-tu, quand se brisent
les cordes Que le son jaillisse plus beau? Ton plectre a frappé sur
mon torse, Mais tu ne lui laisses la force Que de sonner comme
un tombeau!

Sois clément, sois sans oracles! Et de tes merveilleuses
mains, Change en caresses les miracles, Retiens les présents sur-
humains! C'est en vain que tu communique A nos faibles tiges,
d'uniques Commotions de ta splendeur! L'eau tranquille est plus
transparente Que toute tempête parente D'une confuse
profondeur!

Va, la lumière la divine N'est pas l'épouvantable éclair Qui
nous devance et nous devine Comme un songe cruel et clair! Il
éclate!... Il va nous instruire!... Non!... La solitude vient luire
Dans la plaie immense des airs Où nulle pâle architecture Mais la
déchirante rupture Nous imprime de purs déserts!

N'allez donc, mains universelles, Tirer de mon front orageux
Quelques suprêmes étincelles! Les hasards font les mêmes jeux!
Le passé, l'avenir sont frères Et par leurs visages contraires Une
seule tête pâlit De ne voir où qu'elle regarde Qu'une même ab-
sence hagarde D'îles plus belles que l'oubli.

Noirs témoins de tant de lumières Ne cherchez plus... pleurez,
mes yeux!... O pleurs dont les sources premières Sont trop pro-
fondes dans les cieux!... Jamais plus amère demande!... Mais la
prunelle la plus grande De ténèbres se doit nourrir! Tenant notre
race atterrée, La distance désespérée Nous laisse le temps de
mourir!

Entends, mon âme, entends ces fleuves!... Quelles cavernes
sont ici? Est-ce mon sang?... Sont-ce les neuves Rumeurs des
ondes sans merci? Mes secrets sonnent leurs aurores! Tristes ai-
rains, tempes sonores, Que dites-vous de l'avenir! Frappez, frap-
pez, dans une roche, Abattez l'heure la plus proche... Mes deux
natures vont s'unir!

O formidablement gravie, Et sur d'effrayants échelons, Je sens
dans l'arbre de ma vie La mort monter de mes talons! Le long de
ma ligne frileuse, Le doigt mouillé de la fileuse Trace une atroce
volonté! Et par sanglots grimpe la crise Jusque dans ma nuque
où se brise Une cime de volupté!

Ah! brise les portes vivantes! Fais craquer les vains scelle-
ments, Épais troupeau des épouvantes, Hérissé d'étincellements!
Surgis des étables funèbres Où te nourrissaient mes ténèbres De
leur fabuleuse foison! Bondis, de rêves trop repue, O horde épi-
neuse et crépue, Et viens fumer dans l'or, Toison!

* * * * *

Telle, toujours plus tourmentée Dérisonne, râle et rugit La
prophétesse fomentée Par les souffles de l'or rougi. Mais enfin le
Ciel se déclare! L'oreille du pontife hilare S'aventure dans le fu-
tur: Une attente sainte la penche, Car une voix nouvelle et
blanche Échappe de ce corps impur:

* * * * *

Honneur des Hommes, Saint Langage, Discours prophétique
et paré, Belles chaînes en qui s'engage Le dieu dans la chair éga-
ré, Illumination, largesse! Voici parler une Sagesse Et sonner
cette auguste Voix Qui se connaît quand elle sonne N'être plus la
voix de personne Tant que des ondes et des bois!

LE SYLPHE

Ni vu ni connu Je suis le parfum Vivant et défunt Dans le vent
venu!

Ni vu ni connu, Hasard ou génie? A peine venu La tâche est
finie!

Ni lu ni compris? Aux meilleurs esprits Que d'erreurs
promises!

Ni vu ni connu, Le temps d'un sein nu Entre deux chemises!

L'INSINUANT

O Courbes, méandre, Secrets du menteur, Est-il art plus tendre
Que cette lenteur?

Je sais où je vais, Je t'y veux conduire, Mon dessein mauvais
N'est pas de te nuire...

(Quoique souriante, En pleine fierté, Tant de liberté La
désoriente!)

O Courbes, méandre, Secrets du menteur, Je veux faire attendre Le mot le plus tendre.

LA FAUSSE MORTE

Humblement, tendrement, sur le tombeau charmant, Sur l'insensible monument, Que d'ombres, d'abandons, et d'amour prodiguée, Forme ta grâce fatiguée, Je meurs, je meurs sur toi, je tombe et je m'abats,

Mais à peine abattu sur le sépulcre bas, Dont la close étendue aux cendres me convie, Cette mort apparente en qui revient la vie, Frémit, rouvre les yeux, m'illumine et me mord, Et m'arrache toujours une nouvelle mort Plus précieuse que la vie.

ÉBAUCHE D'UN SERPENT

A Henri Ghéon

Parmi l'arbre, la brise berce La vipère que je vêtis; Un sourire, que la dent perce Et qu'elle éclaire d'appétits, Sur le Jardin se risque et rôde, Et mon triangle d'émeraude Tire sa langue à double fil... Bête je suis, mais bête aiguë, De qui le venin quoique vil Laisse loin la sage ciguë!

Suave est ce temps de plaisance! Tremblez, mortels! Je suis bien fort Quand jamais à ma suffisance, Je bâille à briser le ressort! La splendeur de l'azur aiguise Cette guivre qui me déguise D'animale simplicité; Venez à moi, race étourdie! Je suis debout et dégourdie, Pareille à la nécessité!

Soleil, soleil!... Faute éclatante! Toi qui masques la mort, Soleil, Sous l'azur et l'or d'une tente Où les fleurs tiennent leur conseil; Par d'impénétrables délices, Toi, le plus fier de mes com-

plices, Et de mes pièges le plus haut, Tu gardes les cœurs de connaître
Que l'univers n'est qu'un défaut Dans la pureté du Non-être!

Grand Soleil, qui sonnes l'éveil A l'être, et de feux l'accompagnes,
Toi qui l'enfermes d'un sommeil Trompeusement peint de campagnes,
Fauteur des fantômes joyeux Qui rendent sujette des yeux
La présence obscure de l'âme, Toujours le mensonge m'a plu
Que tu répands sur l'absolu O Roi des ombres fait de flamme!

Verse-moi ta brute chaleur, Où vient ma paresse glacée Rêvas-
ser de quelque malheur Selon ma nature enlacée... Ce lieu char-
mant qui vit la chair Choir et se joindre m'est très cher! Ma fu-
reur, ici, se fait mûre. Je la conseille et la recuis, Je m'écoute, et
dans mes circuits, Ma méditation murmure...

O vanité! Cause Première! Celui qui règne dans les Cieux,
D'une voix qui fut la lumière Ouvrit l'univers spacieux. Comme
las de son pur spectacle, Dieu lui-même a rompu l'obstacle De sa
parfaite éternité; Il se fit Celui qui dissipe En conséquences, son
Principe, En étoiles, son Unité.

Cieux, son erreur! Temps, sa ruine! Et l'abîme animal,
béant!... Quelle chute dans l'origine Étincelle au lieu de néant!...
Mais, le premier mot de son Verbe, MOI!... Des astres le plus su-
perbe Qu'ait parlés le fou créateur, Je suis!... Je serai!... J'illu-
mine La diminution divine De tous les feux du Séducteur!

Objet radieux de ma haine, Vous que j'aimais éperdument,
Vous qui dûtes de la géhenne Donner l'empire à cet amant, Re-
gardez-vous dans ma ténèbre! Devant votre image funèbre, Or-

gueil de mon sombre miroir, Si profond fut votre malaise Que
votre souffle sur la glaise Fut un soupir de désespoir!

En vain, Vous avez, dans la fange, Pétri de faciles enfants, Qui
de Vos actes triomphants Tout le jour Vous fissent louange! Sitôt
pétris, sitôt soufflés, Maître Serpent les a sifflés, Les beaux en-
fants que Vous créâtes! Holà! dit-il, nouveaux venus! Vous êtes
des hommes tout nus, O bêtes blanches et béates!

A la ressemblance exécrée, Vous fûtes faits, et je vous hais!
Comme je hais le Nom qui crée Tant de prodiges imparfaits! Je
suis Celui qui modifie, Je retouche au cœur qui s'y fie, D'un doigt
sûr et mystérieux!... Nous changerons ces molles œuvres, Et ces
évasives couleuvres En des reptiles furieux!

Mon Innombrable Intelligence Touche dans l'âme des hu-
mains Un instrument de ma vengeance Qui fut assemblé de tes
mains; Et ta Paternité voilée, Quoique, dans sa chambre étoilée,
Elle n'accueille que l'encens, Toutefois l'excès de mes charmes
Pourra de lointaines alarmes Troubler ses desseins tout-
puissants!

Je vais, je viens, je glisse, plonge, Je disparais dans un cœur
pur! Fut-il jamais de sein si dur Qu'on n'y puisse loger un songe?
Qui que tu sois, ne suis-je point Cette complaisance qui poind
Dans ton âme, lorsqu'elle s'aime? Je suis au fond de sa faveur
Cette inimitable saveur Que tu ne trouves qu'à toi-même!

Ève, jadis, je la surpris, Parmi ses premières pensées, La lèvre
entr'ouverte aux esprits Qui naissaient des roses bercées. Cette
parfaite m'apparut, Son flanc vaste et d'or parcouru Ne craignant
le soleil ni l'homme; Tout offerte aux regards de l'air, L'âme en-
core stupide, et comme Interdite au seuil de la chair.

O masse de béatitude, Tu es si belle, juste prix De la toute sollicitude Des bons et des meilleurs esprits! Pour qu'à tes lèvres ils soient pris Il leur suffit que tu soupirez! Les plus purs s'y penchent les pires, Les plus durs sont les plus meurtris... Jusques à moi, tu m'attendris, De qui relèvent les vampires!

Oui! De mon poste de feuillage, Reptile aux extases d'oiseau, Cependant que mon babillage Tissait de ruses le réseau, Je te buvais, ô belle sourde! Calme, claire, de charmes lourde, Je dominais furtivement, L'œil dans l'or ardent de ta laine. Ta nuque énigmatique et pleine Des secrets de ton mouvement!

J'étais présent comme une odeur. Comme l'arome d'une idée Dont ne puisse être élucidée L'insidieuse profondeur! Et je t'inquiétais, candeur, O chair mollement décidée, Sans que je t'eusse intimidée, A chanceler dans la splendeur! Bientôt, je t'aurai, je parie. Déjà ta nuance varie!

(La superbe simplicité Demande d'immenses égards! Sa transparence de regards, Sottise, orgueil, félicité, Gardent bien la belle cité! Sachons lui créer des hasards, Et par ce plus rare des arts, Soit le cœur pur sollicité; C'est là mon fort, c'est là mon fin, A moi les moyens de ma fin!)

Or, d'une éblouissante bave, Filons les systèmes légers Où l'oisive et l'Ève suave S'engage en de vagues dangers! Que sous une charge de soie, Tremble la peau de cette proie Accoutumée au seul azur!... Mais de gaze point de subtile. Ni de fil invisible et sûr, Plus qu'une trame de mon style!

Dore, langue! dore-lui les Plus doux des dits que tu connais! Allusions, fables, finesses, Mille silences ciselés, Use de tout ce qui lui nuise: Rien qui ne flatte et ne l'induisse A se

perdre dans mes desseins, Docile à ces pentes qui rendent Aux profondeurs des bleus bassins Les ruisseaux qui des cieux descendent!

O quelle prose non pareille, Que d'esprit n'ai-je pas jeté Dans le dédale duveté De cette merveilleuse oreille! Là, pensais-je, rien de perdu; Tout profite au cœur suspendu! Sûr triomphe! si ma parole, De l'âme obsédant le trésor, Comme une abeille une corolle Ne quitte plus l'oreille d'or!

«Rien, lui soufflais-je, n'est moins sûr Que la parole divine, Ève! Une science vive crève L'énormité de ce fruit mûr! N'écoute l'Être vieil et pur Qui maudit la morsure brève! Que si ta bouche fait un rêve, Cette soif qui songe à la sève, Ce délice à demi futur, C'est l'éternité fondante, Ève!»

Elle buvait mes petits mots Qui bâtissaient une œuvre étrange; Son œil, parfois, perdait un ange Pour revenir à mes rameaux. Le plus rusé des animaux Qui te raille d'être si dure, O perfide et grosse de maux, N'est qu'une voix dans la verdure! -- Mais sérieuse l'Ève était Qui sous la branche l'écoutait!

«Ame, disais-je, doux séjour De toute extase prohibée, Sens-tu la sinueuse amour Que j'ai du Père dérobée? Je l'ai, cette essence du Ciel, A des fins plus douces que miel Délicatement ordonnée... Prends de ce fruit... Dresse ton bras Pour cueillir ce que tu voudras Ta belle main te fut donnée!»

Quel silence battu d'un cil! Mais quel souffle sous le sein sombre Que mordait l'Arbre de son ombre! L'autre brillait comme un pistil! --_Siffle, siffle!_ me chantait-il! Et je sentais frémir le nombre, Tout le long de mon fouet subtil, De ces replis

dont je m'encombre: Ils roulaient depuis le béryl De ma crête,
jusqu'au péril!

Génie! O longue impatience! A la fin, les temps sont venus,
Qu'un pas vers la neuve Science Va donc jaillir de ces pieds nus!
Le marbre aspire, l'or se cambre! Ces blondes bases d'ombre et
d'ambre Tremblent au bord du mouvement!... Elle chancelle, la
grande urne D'où va fuir le consentement De l'apparente
taciturne!

Du plaisir que tu te proposes Cède, cher corps, cède aux ap-
pâts! Que ta soif de métamorphoses Autour de l'Arbre du Trépas
Engendre une chaîne de poses! Viens sans venir! Forme des pas
Vaguement comme lourds de roses... Danse, cher corps... Ne
pense pas! Ici les délices sont causes Suffisantes au cours des
choses!...

O follement que je m'offrais Cette infertile jouissance: Voir le
long pur d'un dos si frais Frémir la désobéissance!... Déjà déli-
vrant son essence De sagesse et d'illusions, Tout l'Arbre de la
Connaissance Échevelé de visions, Agitait son grand corps qui
plonge Au soleil, et suce le songe!

Arbre, grand Arbre, Ombre des Cieux, Irrésistible Arbre des
arbres, Qui dans les faiblesses des marbres, Poursuis des sucres dé-
licieux, Toi qui pousses tels labyrinthes Par qui les ténèbres
étreintes S'iront perdre dans le saphir De l'éternelle matinée,
Douce perte, arôme ou zéphir, Ou colombe prédestinée,

O Chanteur, ô secret buveur Des plus profondes pierreries,
Berceau du reptile rêveur Qui jeta l'Ève en rêveries, Grand Être
agité de savoir, Qui toujours, comme pour mieux voir, Grandis à

l'appel de ta cime, Toi qui dans l'or très pur promeus Tes bras
durs, tes rameaux fumeux, D'autre part, creusant vers l'abîme,

Tu peux repousser l'infini Qui n'est fait que de ta croissance,
Et de la tombe jusqu'au nid Te sentir toute Connaissance! Mais
ce vieil amateur d'échecs, Dans l'or oisif des soleils secs, Sur ton
branchage vient se tordre; Ses yeux font frémir ton trésor. Il en
cherra des fruits de mort, De désespoir et de désordre!

Beau serpent, bercé dans le bleu, Je siffle, avec délicatesse, Of-
frant à la gloire de Dieu Le triomphe de ma tristesse... Il me suffit
que dans les airs, L'immense espoir de fruits amers Affole les fils
de la fange... --Cette soif qui te fit géant, Jusqu'à l'Être exalte
l'étrange Toute-Puissance du Néant!

LES GRENADES

Dures grenades entr'ouvertes Cédant à l'excès de vos grains,
Je crois voir des fronts souverains Éclatés de leurs découvertes!

Si les soleils par vous subis, O grenades entrebâillées, Vous
ont fait d'orgueil travaillées, Craquer les cloisons de rubis,

Et que si l'or sec de l'écorce A la demande d'une force Crève en
gemmes rouges de jus,

Cette lumineuse rupture Fait rêver une âme que j'eus De sa se-
crète architecture.

LE VIN PERDU

J'ai, quelque jour, dans l'Océan, (Mais je ne sais plus sous
quels cieux), Jeté, comme offrande au néant, Tout un peu de vin
précieux...

Qui voulut ta perte, ô liqueur? J'obéis peut-être au devin?
Peut-être au souci de mon cœur, Songeant au sang, versant le
vin?

Sa transparence accoutumée Après une rose fumée Reprit
aussi pure la mer...

Perdu ce vin, ivres les ondes!... J'ai vu bondir dans l'air amer
Les figures les plus profondes...

INTÉRIEUR

Une esclave aux longs yeux chargés de molles chaînes Change
l'eau de mes fleurs, plonge aux glaces prochaines, Au lit mysté-
rieux prodigue ses doigts purs; Elle met une femme au milieu de
ces murs, Qui dans ma rêverie errant avec décence, Passe entre
mes regards sans briser leur absence, Comme passe le verre au
travers du soleil, Et de la raison pure épargne l'appareil.

LE CIMETIÈRE MARIN

Μή, φίλα ψυχά, βίον ἀθάνατον σπεῦδε, τὰν δ'ἐμπρακτον
ἄντλει μαχαναν.

Pindare, Pythiques III.

Ce toit tranquille, où marchent des colombes, Entre les pins
palpite, entre les tombes; Midi le juste y compose de feux La mer,
la mer, toujours recommencée! O récompense après une pensée
Qu'un long regard sur le calme des dieux!

Quel pur travail de fins éclairs consume Maint diamant d'im-
perceptible écume, Et quelle paix semble se concevoir! Quand sur
l'abîme un soleil se repose, Ouvrages purs d'une éternelle cause,
Le temps scintille et le songe est savoir.

Stable trésor, temple simple à Minerve, Masse de calme, et visible réserve, Eau sourcilleuse, Œil qui gardes en toi Tant de sommeil sous un voile de flamme, O mon silence!... Édifice dans l'âme, Mais comble d'or aux mille tuiles, Toit!

Temple du Temps, qu'un seul soupir résume, A ce point pur je monte et m'accoutume, Tout entouré de mon regard marin; Et comme aux dieux mon offrande suprême, La scintillation sereine sème Sur l'altitude un dédain souverain.

Comme le fruit se fond en jouissance, Comme en délice, il change son absence Dans une bouche où sa forme se meurt, Je hume ici ma future fumée, Et le ciel chante à l'âme consumée Le changement des rives en rumeur.

Beau ciel, vrai ciel, regarde-moi qui change! Après tant d'orgueil, après tant d'étrange Oisiveté, mais pleine de pouvoir, Je m'abandonne à ce brillant espace, Sur les maisons des morts mon ombre passe Qui m'apprivoise à son frêle mouvoir.

L'âme exposée aux torches du solstice, Je te soutiens, admirable justice De la lumière aux armes sans pitié! Je te rends pure à ta place première, Regarde-toi!... Mais rendre la lumière Suppose d'ombre une morne moitié.

O pour moi seul, à moi seul, en moi-même, Auprès d'un cœur, aux sources du poème, Entre le vide et l'événement pur, J'attends l'écho de ma grandeur interne, Amère, sombre et sonore citerne, Sonnant dans l'âme un creux toujours futur!

Sais-tu, fausse captive des feuillages, Golfe mangeur de ces maigres grillages, Sur mes yeux clos, secrets éblouissants, Quel

corps me traîne à sa fin paresseuse, Quel front l'attire à cette terre osseuse? Une étincelle y pense à mes absents.

Fermé, sacré, plein d'un feu sans matière, Fragment terrestre offert à la lumière, Ce lieu me plaît, dominé de flambeaux. Composé d'or, de pierre et d'arbres sombres, Où tant de marbre est tremblant sur tant d'ombres; La mer fidèle y dort sur mes tombeaux!

Chienne splendide, écarte l'idolâtre! Quand solitaire au sourire de pâtre, Je pais longtemps, moutons mystérieux, Le blanc troupeau de mes tranquilles tombes, Éloignes-en les prudentes colombes, Les songes vains, les anges curieux!

Ici venu, l'avenir est paresse. L'insecte net gratte la sécheresse; Tout est brûlé, défait, reçu dans l'air A je ne sais quelle sévère essence... La vie est vaste, étant ivre d'absence, Et l'amertume est douce, et l'esprit clair.

Les morts cachés sont bien dans cette terre Qui les réchauffe et sèche leur mystère. Midi là-haut, Midi sans mouvement En soi se pense et convient à soi-même... Tête complète et parfait diadème, Je suis en toi le secret changement.

Tu n'as que moi pour contenir tes craintes! Mes repentirs, mes doutes, mes contraintes Sont le défaut de ton grand diamant!... Mais dans leur nuit toute lourde de marbres, Un peuple vague aux racines des arbres A pris déjà ton parti lentement.

Ils ont fondu dans une absence épaisse, L'argile rouge a bu la blanche espèce, Le don de vivre a passé dans les fleurs! Où sont des morts les phrases familières, L'art personnel, les âmes singulières? La larve file où se formaient les pleurs.

Les cris aigus des filles chatouillées, Les yeux, les dents, les paupières mouillées, Le sein charmant qui joue avec le feu, Le sang qui brille aux lèvres qui se rendent, Les derniers dons, les doigts qui les défendent, Tout va sous terre et rentre dans le jeu!

Et vous, grande âme, espérez-vous un songe Qui n'aura plus ces couleurs de mensonge Qu'aux yeux de chair l'onde et l'or font ici? Chanterez-vous quand serez vaporeuse? Allez! Tout fuit! Ma présence est poreuse, La sainte impatience meurt aussi!

Maigre immortalité noire et dorée, Consolatrice affreusement laurée, Qui de la mort fais un sein maternel. Le beau mensonge et la pieuse ruse! Qui ne connaît, et qui ne les refuse, Ce crâne vide et ce rire éternel!

Pères profonds, têtes inhabitées, Qui sous le poids de tant de pelletées Êtes la terre et confondez nos pas, Le vrai rongeur, le ver irréfutable N'est point pour vous qui dormez sous la table. Il vit de vie, il ne me quitte pas!

Amour, peut-être, ou de moi-même haine? Sa dent secrète est de moi si prochaine Que tous les noms lui peuvent convenir! Qu'importe! Il voit, il veut, il songe, il touche! Ma chair lui plaît, et jusque sur ma couche, A ce vivant je vis d'appartenir!

Zénon! Cruel Zénon! Zénon d'Élée! M'as-tu percé de cette flèche ailée Qui vibre, vole, et qui ne vole pas! Le son m'enfante et la flèche me tue! Ah! le Soleil... Quelle ombre de tortue Pour l'âme, Achille immobile à grands pas!

Non, non!... Debout! Dans l'ère successive! Brisez, mon corps, cette forme pensive! Buvez, mon sein, la naissance du vent! Une

fraîcheur, de la mer exhalée, Me rend mon âme... O puissance salée! Courons à l'onde en rejaillir vivant!

Oui! Grande mer de délires douée, Peau de panthère et chlamyde trouée De mille et mille idoles du soleil, Hydre absolue, ivre de ta chair bleue, Qui te remords l'étincelante queue Dans un tumulte au silence pareil,

Le vent se lève!... Il faut tenter de vivre! L'air immense ouvre et referme mon livre, La vague en poudre ose jaillir des rocs! Envolez-vous, pages tout éblouies! Rompez, vagues! Rompez d'eaux réjouies Ce toit tranquille où picoraient des focs!

ODE SECRÈTE

Chute superbe, fin si douce, Oubli des luttes, quel délice Que d'étendre à même la mousse Après la danse, le corps lisse!

Jamais une telle lueur Que ces étincelles d'été Sur un front semé de sueur N'avait la victoire fêté!

Mais touché par le Crépuscule, Ce grand corps qui fit tant de choses, Qui dansait, qui rompit Hercule, N'est plus qu'une masse de roses!

Dormez, sous les pas sidéraux, Vainqueur lentement désuni, Car l'Hydre inhérente au héros S'est éployée à l'infini...

O quel Taureau, quel Chien, quelle Ourse, Quels objets de victoire énorme, Quand elle entre aux temps sans ressource L'âme extraordinaire forme!

Fin suprême, étincellement Qui par les monstres et les dieux, Proclame universellement Les grands actes qui sont aux Cieux!

LE RAMEUR

A André Lebey

Penché contre un grand fleuve, infiniment mes rames M'arrachent à regret aux rians environs; Ame aux pesantes mains, pleines des avirons, Il faut que le ciel cède au glas des lentes lames.

Le cœur dur, l'œil distrait des beautés que je bats, Laissant autour de moi mûrir des cercles d'onde, Je veux à larges coups rompre l'illustre monde De feuilles et de feu que je chante tout bas.

Arbres sur qui je passe, ample et naïve moire, Eau de ramages peinte, et paix de l'accompli, Déchire-les, ma barque, impose-leur un pli Qui coure du grand calme abolir la mémoire.

Jamais, charmes du jour, jamais vos grâces n'ont Tant souffert d'un rebelle essayant sa défense: Mais, comme les soleils m'ont tiré de l'enfance, Je remonte à la source où cesse même un nom.

En vain toute la nymphe énorme et continue Empêche de bras purs mes membres harassés; Je romprai lentement mille liens glacés Et les barbes d'argent de sa puissance nue.

Ce bruit secret des eaux, ce fleuve étrangement Place mes jours dorés sous un bandeau de soie; Rien plus aveuglément n'use l'antique joie Qu'un bruit de fuite égale et de nul changement.

Sous les ponts annelés, l'eau profonde me porte, Voûtes pleines de vent, de murmure et de nuit, Ils courent sur un front

qu'ils écrasent d'ennui, Mais dont l'os orgueilleux est plus dur
que leur porte.

Leur nuit passe longtemps. L'âme baisse sous eux Ses sensibles soleils et ses promptes paupières, Quand, par le mouvement qui me revêt de pierres, Je m'enfonce au mépris de tant d'azur oiseux.

PALME

A Jeannie

De sa grâce redoutable Voilant à peine l'éclat, Un ange met sur ma table Le pain tendre, le lait plat; Il me fait de la paupière Le signe d'une prière Qui parle à ma vision: --Calme, calme, reste calme! Connais le poids d'une palme Portant sa profusion!

Pour autant qu'elle se plie A l'abondance des biens, Sa figure est accomplie, Ses fruits lourds sont ses liens. Admire comme elle vibre, Et comme une lente fibre Qui divise le moment, Départage sans mystère L'attirance de la terre Et le poids du firmament!

Ce bel arbitre mobile Entre l'ombre et le soleil, Simule d'une sibylle La sagesse et le sommeil. Autour d'une même place L'ample palme ne se lasse Des appels ni des adieux... Qu'elle est noble, qu'elle est tendre Qu'elle est digne de s'attendre A la seule main des dieux!

L'or léger qu'elle murmure Sonne au simple doigt de l'air, Et d'une soyeuse armure Charge l'âme du désert. Une voix impérissable Qu'elle rend au vent de sable Qui l'arrose de ses grains, A soi-même sert d'oracle, Et se flatte du miracle Que se chantent les chagrins.

Cependant qu'elle s'ignore Entre le sable et le ciel, Chaque jour qui luit encore Lui compose un peu de miel. Sa douceur est mesurée Par la divine durée Qui ne compte pas les jours, Mais bien qui les dissimule Dans un suc où s'accumule Tout l'arome des amours.

Parfois si l'on désespère, Si l'adorable rigueur Malgré tes larmes n'opère Que sous ombre de langueur, N'accuse pas d'être avare Une Sage qui prépare Tant d'or et d'autorité: Par la sève solennelle Une espérance éternelle Monte à la maturité!

Ces jours qui te semblent vides Et perdus pour l'univers Ont des racines avides Qui travaillent les déserts. La substance chevelue Par les ténèbres élue Ne peut s'arrêter jamais Jusqu'aux entrailles du monde, De poursuivre l'eau profonde Que demandent les sommets.

Patience, patience, Patience dans l'azur! Chaque atome de silence Est la chance d'un fruit mûr! Viendra l'heureuse surprise: Une colombe, la brise, L'ébranlement le plus doux, Une femme qui s'appuie, Feront tomber cette pluie Où l'on se jette à genoux!

Qu'un peuple à présent s'écroule, Palme!... irrésistiblement! Dans la poudre qu'il se roule Sur les fruits du firmament! Tu n'as pas perdu ces heures, Si légère tu demeures Après ces beaux abandons; Pareille à celui qui pense Et dont l'âme se dépense A s'accroître de ses dons!

TABLE DES MATIÈRES

AURORE 7 Au Platane 12 Air de Sémiramis 17 Cantique des colonnes 24

FRAGMENTS DU NARCISSE 29 L'Abeille 49 Poésie 50 Les
Pas 54 La Ceinture 56 La Dormeuse 57

LA PYTHIE 59 Le Sylphe 74 L'Insinuant 76 La fausse Morte
78

ÉBAUCHE D'UN SERPENT 79 Les Grenades 97 Le Vin perdu
99 Intérieur 101

LE CIMETIÈRE MARIN 105 Ode Secrète 114 Le Rameur 116

PALME 119

CE LIVRE A ÉTÉ IMPRIMÉ PAR MAURICE DARANTIERE A
DIJON EN DÉCEMBRE M.CM.XXVI

Sources et licence

Texte : <https://www.gutenberg.org/ebooks/71062>. Domaine public (texte redistribue sans la marque Project Gutenberg). Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.